

# France, le dépaysement

Débat : "France, le dépaysement", avec Jean-Christophe Bailly (écrivain, auteur de *Le dépaysement. Voyages en France*, Seuil, 2011) et Jean-Louis Tissier (Univ. Paris 1), **le mardi 25 septembre 2012, à 19h30**, au premier étage du Café de Flore, 172 bvd Saint Germain, 75006 Paris, M° Saint-Germain.

C'est une nouvelle saison qui s'annonce prometteuse. Dès le premier café, on s'ancre dans l'actualité de la géographie, et spécifiquement ce soir dans l'introduction au Festival International de Géographie de Saint-Dié. Les cafés géo s'ouvrent cette année à Paris sur le paysage ou plutôt le dé-paysement en invitant un écrivain... qui n'est pas du sérail! Gilles Fumey nous promet ainsi une saison « très riche et très intellectuelle ».

Jean-Louis Tissier rappelle dès l'introduction que les géographes universitaires, voyageurs en France et ailleurs, sont des personnes qui prennent des notes, élaborent parfois des « carnets de terrain », écrits factuels sans prétention littéraire. Pourtant, cette littérature de voyage (utilisons cette expression par commodité) a produit des ouvrages d'excellente facture comme *Chemin faisant* de Jacques Lacarrière (1971), devenu un usuel pour qui pratique la « diagonale du vide », *Les passagers du Roissy Express* de François Maspero (1990) ou encore *Traverses* de Jean Rolin. Aujourd'hui, Jean-Christophe Bailly arrive donc au XXIème siècle avec son approche itinérante de la France contemporaine.

Mais d'abord, quelques éclaircissements sur le titre. Celui-ci viendrait de la réunion de deux définitions. La définition traditionnelle du fait d'être dépaycé... puis l'envie de jouer sur les mots et de revenir au sens plus local de « pays ». Par le dépaysement passerait la capacité de faire apparaître la fabrique de tout ce qu'on peut appeler... une nation, ou la notion d'identité. C'était l'idée de se décaler d'un « empaysement » (au sens d'ankylose) et de montrer les traits centrifuges et centripètes que le paysage permet de lire. Ce titre s'est ainsi imposé rapidement dès le début de l'écriture.

Jean-Louis Tissier lit un extrait de l'introduction qui présente le projet de ce texte. On peut y lire un appel des lieux, la volonté de faire un état de ces lieux au début du XXIème siècle. La France semble crispée sur son identité et celle de ses lieux. Ici, en effet, on ne parle pas de territoire, c'est d'abord des « pays » dont il est question dans toute la première moitié de l'ouvrage, puis seulement dans la deuxième partie, l'auteur parle du paysage. En partant de l'échelle très locale, l'ouvrage traverse la France et l'on peut suivre ces « trajets ».

Le choix de ces lieux est complexe, précise Jean-Christophe Bailly. Le texte suit les écrits par à coups en fonction des voyages décidés et répertoriés dans un de ses carnets de travail (ce premier choix finalement a été assez peu respecté). Ce qui revient surtout, c'est la présence de l'eau, les sources et les eaux douces qui

deviennent de plus en plus prépondérantes au cours de l'ouvrage, comme des sortes de « lecteurs » du paysage.

Après un chapitre très métaphorique représentant les enjeux et difficultés de l'écriture, le second est directement repris des annotations des carnets de terrain où l'auteur a respecté cette forme d'écriture d'énumération systématique des lieux et de leur description brève entre Arles et les Vosges. L'idée était d'aborder ainsi le mystère de la distance.

C'est donc un ouvrage de 33 chapitres qui raconte 30 sites (que Jean-Louis Tissier a relevés et localisés sur une carte). Il souligne ainsi une sorte de préférence pour la France du Nord et de l'Est, et plus précisément pour les frontières. Ainsi est proposée une réflexion politique et poétique sur les frontières... ces « bords du pays ». Jean-Louis Tissier interroge alors l'auteur sur son approche de ces espaces dans un contexte actuel où certains veulent valoriser et renforcer les frontières alors que d'autres cherchent au contraire à les faire disparaître.

Malgré un projet plus aléatoire que Wolfgang Büscher<sup>1</sup> qui avait entrepris de faire le tour de l'Allemagne le long des frontières, l'intérêt de la limite est interrogé dans l'ouvrage notamment avec le passage sur la Seille, petite rivière de Lorraine élevée au rang de frontière de 1871 à 1918. L'innocence de cette rivière si proche d'un site d'enfouissement de déchets très polluants, qui séparait d'un jet de pierre l'ancien ennemi allemand, montre l'arbitraire de la frontière... Quel sens réel pourrait avoir l'expression de « frontière naturelle » et l'envie de voir ce qui est considéré comme des terres étrangères (tel Pouchkine et son voyage à Arzoum<sup>2</sup>). Mais le fait de suivre comme cela une rivière, ou des routes (comme l'a fait le photographe Bernard Plossu pour la Nationale 1) permet de suivre le glissement d'un pays vers quelque chose d'« autre ».

Jean-Louis Tissier reprend alors un passage du chapitre 3 décrivant un coin de la banlieue parisienne : Gentilly, qui butte contre le périphérique. En s'écoulant, l'auteur reconnaît céder facilement aux listes toponymiques et revient sur cet extrait portant sur ces atmosphères très localisées et éphémères : à proximité de deux passerelles piétonnes, une église est prêtée à la communauté portugaise et le dimanche matin, ce lieu se transforme en village portugais dans une atmosphère agréable de « bonheur villageois » qui n'existe pas quelques 200 mètres plus loin où une voiture de police stationne devant une mosquée.

---

1

┆ Büscher W., *Allemagne, un voyage, L'esprit des péninsules*, 2006

2

┆ Pouchkine A., *Voyage à Arzoum au cours de la campagne de 1829*, Editions Ombres, 2009

Gilles Fumey intervient pour demander : « Mais pourquoi donc n'êtes vous pas géographe ? ». Voulant être écrivain depuis sa jeunesse, Jean-Christophe Bailly s'est lancé dans l'édition de livre d'art. Il est aussi enseignant depuis 15 ans à l'Ecole Nationale Supérieure de la Nature et du Paysage de Blois où il a en charge le cours intitulé « Histoire de la formation du paysage et de ses représentations depuis le néolithique ». Il reconnaît n'avoir jamais pensé être géographe... ni professeur d'ailleurs... étant engagé fortement dans le mouvement de 1968, ses études se seraient volatilisées en 1968 !

Jean-Louis Tissier relève tout de même dans l'ouvrage l'évocation de deux géographes présents : Vidal de la Blache et Elisée Reclus avec *Histoire d'un ruisseau* (1869). L'invité reconnaît ne pas lire beaucoup d'autres géographes comme Augustin Berque... sauf peut-être Pierre Gourou pour son cours sur « riz et civilisation ». Il a d'ailleurs évité de relire des textes sur la France pendant l'écriture à l'exception de *Mémoires d'un Touriste* de Stendhal (1838).

Le livre est aussi un objet. Jean-Louis Tissier présente les couvertures des deux éditions. La première est un paysage cabossé « qui raconte autre chose que le monument à côté » : on se situe ici à proximité du fort de Douaumont. Une région qui inspire beaucoup l'auteur car, alors qu'il n'avait l'intention d'écrire que deux chapitres sur la Lorraine, il en aura finalement rédigé quatre. Pour l'édition de poche, c'est un paysage tout autre, un paysage méridional photographié par Thibaut Cuisset.

Jean-Louis Tissier revient aux descriptions variées de l'auteur et l'interroge particulièrement sur celle d'Origny-Sainte-Benoîte avec son objet (industriel) non identifié et non identifiable : là se trouve une unité de production de sucre en morceaux devenue le plus grand site de production de bioéthanol classé Site Seveso2. Jean-Christophe Bailly revient sur son ressenti de profonde tristesse de ce village possédant une « rue des pauvres ». Son impression de contradiction et de mystère liée à la juxtaposition entre cette énorme installation industrielle et le vide alentour, non loin du Familistère de Guise et du lieu de vie de Matisse dans sa jeunesse, lui ont inspiré tout un chapitre.

Un autre élément important dans cet ouvrage, c'est l'eau. On part de la Garonne dans l'introduction, à Bordeaux puis à Toulouse, mais on suit aussi la Loire, la Saône, le Rhône, la Seille, ... Jean-Louis Tissier relève surtout une prédilection pour les petites rivières près des sources montrant le rôle de l'hydrographie dans l'identification des pays. L'invité revient alors sur la notion « très géographique » de bassin versant qui lui parle beaucoup et sur la capacité d'une rigole à s'agrandir, jusqu'à avoir la taille de la Volga ! La rivière aurait deux fonctions simultanées : elle écrit ou raconte le territoire qu'elle traverse, et donne le moyen d'être « dedans le paysage » plus que devant. Comme le livre, elle permet de faire le lien entre le dedans et le devant. De l'eau, Jean-Louis Tissier passe aux aménagements romains qui ont fait entrer l'eau dans la ville. Et il évoque la dialectique entre l'édifié, le structuré et le ductile. Jean-Christophe Bailly a eu la volonté d'identifier les couches historiques pour la fabrication de ce

qu'est ce pays de Nîmes. La civilisation gallo-romaine est importante, mais le nationalisme a récupéré des images jusqu'aux Gaulois. « Ce qui est préhistorique est génériquement humain, il n'y a pas d'origine mais pourquoi y-a-t-il ces dérives pour la Gaule récupérée par des affiches pétainiste ? » s'interroge ouvertement l'auteur. Quant aux périodes historiques qui l'intéressent, il avoue qu'il y a peu de choses sur le Moyen Age, presque rien sur Louis XIV mais là, ... c'est fait exprès !

Après ce retour sur les différents chapitres du livre, Jean-Louis Tissier cherche à prendre de la hauteur sur l'ensemble de l'ouvrage. Cet ouvrage permet d'abord une expérience des lieux poussée, liée au métier de l'écrivain, et à un fond de littérature riches grâce à des auteurs intercesseurs. La poétique du pays devient politique, et l'on ressent bien cette tension dans le texte. En effet, au départ, l'idée était véritablement d'interroger la notion d'identité donc la question politique est présente dès le début de l'écriture. Jean-Christophe Bailly affirma sa volonté de l'époque de répondre aux multiples initiatives portant sur l'identité nationale, par exemple, celle du ministère portant ce nom, et aussi de réfléchir à tout ce qui motivait cela. D'après lui, l'identité n'est pas une forteresse et ne doit pas rester bloquée sur un système de valeur. L'identité ne peut vivre que par le contact et avec des formes d'hospitalité négociée. Il s'interroge sur le mystère de la tonalité locale et l'autre mystère d'une diffusion d'une tonalité nationale telle qu'elle existe dans de nombreux pays. Alors que, pour lui, l'identité est un mystère mais aussi une ressource : une ressource qu'il ne faut pas laisser dilapider par ceux qui en font un outil d'exclusion plutôt qu'une matière qui évolue. L'identité, c'est comme le paysage, cela appartient à ceux qui le/la traversent.

Un autre aspect est présent, en particulier dans le paysage rural et agricole abandonné par les géographes nous dit Jean-Louis Tissier en s'adressant surtout à Michel Sivignon, c'est l'importance des animaux. L'auteur se dit en effet préoccupé par la condition animale, et ressent besoin de parler d'eux dans cet ouvrage sur la France « puisqu'ils se trouvent là ! ». Il revient sur les questions de vocabulaire : le mot territoire renvoie avant tout aux territoires des animaux et la façon dont ils s'enchevêtrent : les animaux ont un territoire mais n'ont pas de frontières. Ils caractérisent le paysage et nous donne l'impression parfois qu'on est chez eux. Il évoque ainsi le bouleversement dans le monde rural avec Saint-Christophe-en-Brionnais et son foirail où se mélangent le traditionnel et la modernité avec une forte présence de haute technologie depuis l'introduction du marché au cadran. Michel Sivignon réagit en refusant les oppositions simplistes : la modernité et la mondialisation ne sont pas là pour troubler « l'ordre éternel des champs » qui n'existe pas en tant que tel et ce monde rural a toujours connu une perpétuelle évolution en lien avec les transactions bancaires notamment. En effet, c'est bien ce qu'essaye de dire Jean-Christophe Bailly qui récuse l'idée d'une identité figée. Gilles Fumey rappelle alors un documentaire d'Emmanuel Gras, *Bovines* (2012), qui raconte le monde vu par une vache.

Retour aux lieux de ce livre : derrière leur choix, Jean-Louis Tissier remarque qu'il y a aussi des artistes tels que Courbet avec *La Source de la Loue* (1864). L'auteur ajoute

que cette sélection des lieux vient aussi des occasions, pour ne pas dire prétextes, en plus des recherches spécifiques effectuées pour la rédaction des chapitres.

Après cette présentation s'ouvre en douceur le débat avec la salle. Gilles Fumey revient sur la démarche du voyage et sur le message aux jeunes et à tous ceux qui cèdent aux modes de transport rapide. L'invité évoque alors l'ouvrage de François Maspero, *Les passagers du Roissy-express* (1990) et la démarche d'un individu qui a l'habitude de prendre l'avion et de se rendre partout à partir de l'aéroport, mais qui, avant, traverse une banlieue qu'il ne connaît pas. C'est le récit du parcours tout au long de la ligne du RER B et de ses rencontres. Jean-Christophe Bailly avait ici un désir semblable mais il rappelle que ce n'est pas parce qu'on prend l'avion qu'on oublie qu'on est un piéton. En revanche, à un moment donné, il faut se perdre : « apprendre à se perdre demande tout un apprentissage » (Walter Benjamin).

On passe la parole à un intervenant qui parcourt la France en vélo, il abonde en ce sens : il y a différentes temporalités selon les moyens de transports et par là on découvre une France qu'on ignore souvent, bien différente des espaces représentés comme vides sur une carte. Cela permet alors d'aborder des modes de vie différents selon les endroits, différentes manières de s'approprier les territoires.

Jean-Christophe Bailly acquiesce mais souligne l'importance des changements, de temps, comme pour les échelles. C'est ce à quoi invite le titre du livre : il a essayé de regarder le pays comme s'il ne le connaissait pas. Gilles Fumey évoque le café géo sur le TGV qui provoquerait la disparition du paysage et l'invité remarque que, justement, dans le TGV, le paysage est disponible avec les grandes fenêtres... le vrai problème, c'est les écrans sur lesquels les personnes se replient.

Enfin, Jean-Louis Tissier interroge sur « l'hypothèse du bariol » évoquée dans le dernier chapitre. C'est le nom d'un quartier d'Arles, mais est aussi tiré des mots « *barrio* » (le quartier en espagnol) et « bariolé » l'adjectif. Jean-Christophe Bailly revient sur ce qu'il appelle « l'affaire Richard Millet » et à son altercation dans l'émission d'Alain Finkielkraut. Il explique : la France est confrontée à la venue de gens qui viennent d'ailleurs, principalement de l'autre côté de la Méditerranée. Mais tout cela est issu d'une histoire longue, inverse, liée à la colonisation, et vécue de manière compulsive et non rationnelle, ce qui serait pourtant la seule attitude valable permettant l'ouverture. Que la France devienne le Brésil ? Pourquoi pas ! D'après Jean-Christophe Bailly, l'identité est forte si elle est capable d'accueil et que deux chauffeurs de cars entre Arles et Avignon puissent échanger un salut en disant « *Salaam alaikum – Alaikum salaam* », même en Provence.

Pour conclure, Jean-Louis Tissier renoue avec les manies des géographes et nous présente deux cartes : celle des lieux de Jean-Christophe Bailly et celle des régions étudiées par la géographie classique. Il montre les points communs avec dans les deux cas une surreprésentation du Nord et Nord-est de la France et sous représentation du Sud-ouest et déclare : « Je vous le dis, vous êtes vidalien ! »

Compte rendu : Judicaëlle DIETRICH